

*Quaderni
di Teoria Sociale*

numero

2 | 2018



Morlacchi Editore

QUADERNI DI TEORIA SOCIALE

n. 2 | 2018

Morlacchi Editore

Quaderni di Teoria Sociale

Direttore

Franco CRESPI

Co-direttore

Ambrogio SANTAMBROGIO

Comitato di Direzione

Matteo BORTOLINI, Franco CRESPI, Enrico CANIGLIA, Gianmarco NAVARINI, Walter PRIVITERA,
Ambrogio SANTAMBROGIO

Comitato Scientifico

Domingo Fernández AGIS (Università di La Laguna, Tenerife), Ursula APITZSCH (Università di Francoforte), Stefano BA (University of Leicester), Gabriele BALBI (Università della Svizzera Italiana), Giovanni BARBIERI (Università di Perugia), Lorenzo BRUNI (Università di Perugia), Massimo CERULO (Università di Perugia-CERLIS, Paris V Descartes), Daniel CHERNILO (Università di Loughborough, UK), Luigi CIMMINO (Università di Perugia), Luca CORCHIA (Università di Pisa), Riccardo CRUZZOLIN (Università di Perugia), Alessandro FERRARA (Università di Roma III), Teresa GRANDE (Università della Calabria), David INGLIS (Università di Exeter, UK), Paolo JEDŁOWSKI (Université Paris V Descartes), Carmen LECCARDI (Università di Milano Bicocca), Danilo MARTUCELLI (Université Paris V Descartes), Paolo MONTESPERELLI (Università di Roma La Sapienza), Andrea MUEHLEBACH (Università di Toronto), Ercole Giap PARINI (Università della Calabria), Vincenza PELLEGRINO (Università di Parma), Massimo PENDENZA (Università di Salerno), Valérie SACRISTE (Université Paris V Descartes), Loredana SCIOLLA (Università di Torino), Adrian SCRIBANO (CONICET-Instituto de Investigaciones Gino Germani, Buenos Aires) Roberto SEGATORI (Università di Perugia), Vincenzo SORRENTINO (Università di Perugia), Gabriella TURNATURI (Università di Bologna)

Redazione a cura di RILES | Per il triennio 2016-2018

Massimo CERULO, Luca CORCHIA, Massimo PENDENZA, Ambrogio SANTAMBROGIO

I Quaderni di Teoria Sociale utilizzano i criteri del processo di referaggio indicati dal Coordinamento delle riviste italiane di sociologia (CRIS).

Nota per i collaboratori

I Quaderni di Teoria Sociale sono pubblicati con periodicità semestrale. I contributi devono essere inviati a: redazioneQTS@gmail.com; ambrogio.santambrogio@unipg.it.

Per abbonarsi e/o acquistare fascicoli arretrati: redazione@morlacchilibri.com

Impaginazione: Pierpaolo Papini

QUADERNI DI TEORIA SOCIALE, n. II | 2018

ISSN (print) 1824-4750 ISSN (online)-....

Copyright © 2018 by Morlacchi Editore, Piazza Morlacchi 7/9 | Perugia.

L'edizione digitale on-line del volume è pubblicata ad accesso aperto su www.morlacchilibri.com. La presente opera è rilasciata nei termini della licenza Creative Commons Attribution 4.0 International (CC BY 4.0: <http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/legalcode>).

La licenza permette di condividere l'opera, nella sua interezza o in parte, con qualsiasi mezzo e formato, e di modificarla per qualsiasi fine, anche commerciale, a condizione che ne sia menzionata la paternità in modo adeguato, sia indicato se sono state effettuate modifiche e sia fornito un link alla licenza.

È vietata la riproduzione, anche parziale, con qualsiasi mezzo effettuata.

www.morlacchilibri.com/universitypress/

Sommario

SAGGI

CESARE SILLA

Il nesso tra problematica del Menschentum e approccio genealogico nell'opera di Max Weber: da I lavoratori agricoli tedeschi a L'etica protestante 11

EMILIANA MANGONE

Pitirim A. Sorokin il teorico della sociologia integrale 41

ELEONORA PIROMALLI

Axel Honneth critico dell'economia capitalistica: da Redistribuzione o riconoscimento (2003) a L'idea di socialismo (2015) 61

LUCA GUIZZARDI

Nostro figlio. La maternità surrogata tra dono, diritto e contratto 79

DAVIDE RUGGIERI

La costituzione dell'oggetto sociale e culturale nella forma della relazione: un tentativo di rileggere Pierre Bourdieu attraverso Georg Simmel 103

LORENZO VIVIANI

Sacralizzazione del popolo e politica della disintermediazione. La sfida populista alla liberal-democrazia 127

ADRIÁN SCRIBANO

Sociology of Bodies/Emotions: The Perspective of Karl Marx 149

JULIEN BERNARD
Vers une théorie sociologique des émotions. Articuler les niveaux micro et macro-sociologiques 173

VALÉRIE SACRISTE
Vers une sociologie existentielle des objets 193

NOTA CRITICA

FRANCO CRESPI
Danilo Martuccelli, *La condition sociale de la modernité*, Gallimard, Paris, 2017 223

RECENSIONI

ANDREA BORGHINI
Emanuela Susca, a cura di, *Pierre Bourdieu. Il mondo dell'uomo, i campi del sapere*, Napoli-Salerno, Orthotes, 2017, 236 pp. 235

LIDIA LO SCHIAVO
Andrea Spreafico, *Tracce di sé e pratiche sociali. Un campo d'applicazione per una sociologia situata e visuale delle interazioni incarnate*, Roma, Armando, 2016, 208 pp. 243

PAOLO COSTA
Olimpia Affuso, Ercole Giap Parini, a cura di, *Amor sacro e amor profano. Di alcune forme ed esperienze dell'amore contemporaneo*, Cosenza, Pellegrini Editore, 2017, 236 pp. 249

LUCA CORCHIA
Christopher Cepernich, *Le campagne elettorali al tempo della networked politics*, Roma-Bari, Laterza, 2017, 166 pp. 255

<i>Abstract degli articoli</i>	263
<i>Notizie sui collaboratori di questo numero</i>	271
<i>Elenco dei revisori permanenti</i>	275
<i>Avvertenze per Curatori e Autori</i>	277

VALÉRIE SACRISTE

Vers une sociologie existentielle des objets¹

Comment expliquer nos étranges relations au monde objectal? Pourquoi en effet autant d'attachement et d'investissement? Pourquoi en même temps tant de négligence et de tensions envers ces choses ontologiquement artefactuelles? Face à ce questionnement, nous faisons l'hypothèse que les objets se lèstent dans la modernité d'un poids existentiel particulier en étant tout à la fois des supports et des sources d'épreuves pour les individus².

Pour le démontrer, nous procéderons en trois mouvements. Tout d'abord nous nous centrerons sur l'expérience de la modernité pour mettre en saillance les problématisations aux tonalités existentielles qui entourent nos rapports subjectifs au monde objectal. Nous verrons ensuite, comment les objets peuvent constituer des supports d'épreuves pour, dans la dernière partie, envisager l'envers du miroir, en nous focalisant sur l'objet comme sources d'épreuves (voire de nouvelles épreuves).

1. Il seguente articolo non è stato sottoposto al consueto processo di referaggio. Direzione e Redazione della rivista si sono assunte la responsabilità scientifica della sua pubblicazione.

2. Cet article repose sur une enquête de terrain qui a donné lieu à une première publication (Sacriste, 2018) et dont nous présentons ici la problématisation sociologique, dans une version abrégée.

1. De l'expérience de la modernité à l'existence avec les objets

Étudier les objets au prisme d'une perspective existentielle implique de les questionner en les rapportant aux épreuves que les individus doivent relever dans le cadre de la modernité. Que vivent-ils avec, contre, au travers des objets? Que leur apporte-t-ils (ou pas) face aux de la vie sociale et notamment dans la nouvelle période de la modernité? Dans cette optique, nous interrogeons le rapport aux objets à partir, non pas de ce qui est socialement institué, mais de ce qui est subjectivement vécu; non pas tant au niveau de leur consommation (Lipovetsky, 2006; Moati, 2016) qu'au niveau de leur investissement et de leur mobilisation, non pas face à des situations pragmatiques (Latour, 2006) mais face aux épreuves existentielles qu'impose la condition sociale moderne (Martuccelli, 2017). La focale est donc mise d'une part sur l'individu et ses épreuves, d'autre part sur les objets et leur expérience; le tout conceptuel (individu-épreuve-objets) étant questionné à partir du cadre de la modernité.

Si nous interrogeons le monde objectal à partir du cadre macro-historique, c'est que la présence des objets dans toutes les sociétés ne présume pas de facto que les individus aient les mêmes types de relations au monde objectal selon les espaces historiques. Comme l'écrit N. Elias, «chaque élément d'une configuration et ses propriétés ne sont ce qu'ils sont qu'en vertu de leur position et de leur fonction au sein d'une configuration» (1997: 81). Toutefois il faut considérer que la modernité est «ni un type sociétal («société industrielle» ou «informationnelle»), ni un modèle de changement («modernisation»), ni un mouvement culturel («modernisme»), ni une période historique (les «temps modernes»), ni un esprit intellectuel (les «Lumières») mais une expérience inédite» (Martuccelli, 2011: 23): celle tout à la fois d'une conquête – la liberté – (Taylor, 2015), et celle, par voie de conséquence, d'un malaise et d'une inquiétude, celle du monde et du soi.

2. La condition moderne

Comparativement aux sociétés traditionnelles, la modernité se fonde sur une économie du vivre ensemble où l'individu est considéré comme maître et souverain de son destin. Libéré des anciennes subordinations il n'en est pas toutefois plus « libre » car il est désormais en proie à des doutes et des épreuves existentielles qu'implique consécutivement ce monde désenchanté. Il n'y a plus de rôle protecteur. Le statut n'est plus transmis par le sang ou la naissance, mais acquis ou conquis et de surcroît, plus forcément à vie. De la sorte, l'identité devient incertaine. Rien ne la justifie *a priori*. De même les conventions qui le liaient à autrui deviennent plus mouvantes, autant que les questions existentielles (la vie, la mort, la souffrance, la maladie etc.) se posent sans trouver de réponses stables et certaines car désormais elles sont uniquement portées par le sens que les individus veulent bien leur donner. Une condition qui contraint l'individu à trouver *des médiations culturelles* (Crespi, 2014; 2015), des ressources, ou sinon des supports « pour parvenir à se tenir dans un monde qui ne le contient plus aussi fermement » (Martuccelli, 2002: 44).

Ces amortisseurs de la condition moderne sont nombreux et ont été mis en exergue peut le constater par les sociologues, des classiques aux plus contemporains: les supports. Toutefois on peut le constater: les supports mis en avant par les sociologues sont principalement et toujours des ressources de nature proprement sociale (Castel, 1995). Ils oublient largement les apports à ce niveau du monde objectal. C'est ainsi, notamment, mais parmi bien d'autres, qu'Anthony Giddens souligne la force de l'enjeu existentiel dans les sociétés post-traditionnelles en négligeant radicalement la portée des objets. En partant de l'effritement de formes traditionnelles de la confiance (relations de parenté, communautés locales, cosmologies religieuses, routinisation des pratiques...) il montre la nécessité dans la modernité pour les individus de trouver des sources alternatives de sécurité ontologique essentiellement du côté des relations sociales (relations pures, intimité, amitié) (Giddens, 1994). C'est dans l'individu lui-même, et dans ses seules capacités à nouer des liens et relations privilégiés avec quelques autrui significatifs que la condition moderne, dans ses inquiétudes, peut être sinon défiée, surmontée. Il ignore par là même le monde objectal. Du moins il oublie

qu'entre soi et les autres, il y a toujours des objets. Nul doute, il souligne le rôle de médiation de l'argent dans la vie sociale et la fonction des médias dans l'horizon expérientiel des identités pour les jeunes (Giddens, 1991). Mais il ne voit pas pour autant dans ces derniers des sources possibles de sécurité ontologique.

Or si Giddens est un cas paroxystique de ce type d'interprétation, il en est cependant de même pour la plupart des sociologues qui se sont intéressés à l'expérience de la modernité. Tout au plus les objets ont été considérés comme des prothèses identitaires ou des médiations de sociabilité. Ils ont été rarement appréhendés comme des supports d'existence et donc comme des soutiens permettant (voire produisant) une familiarité avec le monde. Rien d'étonnant que les analyses, des classiques à aujourd'hui, aient du coup très souvent pris une tournure et un pathos hautement tragique puisqu'ils n'ont pas pu voir comment malgré les incertitudes de la modernité, les individus agissaient et arrivaient, peu ou prou, à surmonter les épreuves de leur existence et ce sans forcément prendre des drogues, des solutions médicamenteuses (Ehrenberg, 1998) ou encore à se vouer à une consommation effrénée ou compulsive (Bauman, 2008).

C'est donc ici que nous effectuons un partage des eaux. Tout en nous plaçant explicitement dans le sillage d'une sociologie de l'expérience moderne, nous considérons que celle-ci est indissociable, et de plus en plus dans notre monde actuel, des rapports subjectifs avec le monde objectal. En l'espèce c'est dire que nous comprenons les objets comme des supports externes mobilisés par les individus pour affronter les épreuves de la vie quotidienne. Pour autant, il ne s'agit pas de tomber dans un panthéisme objectal. Les objets sont certes des supports mais en même temps ils s'avèrent aussi et d'autant plus dans la modernité contemporaine comme des entraves à notre existence, c'est à dire comme des sources eux-mêmes d'épreuves.

3. Les objets et les épreuves de l'existence

Pour comprendre cette ambivalence des objets et plus largement la problématisation existentielle du monde objectal, nous mobilisons la notion d'épreuve en la comprenant non pas dans un sens pragmatique mais plutôt existentiel (Martuccelli, 2015). Rappelons-le: dans la conception pragmatique (Latour,

2006 ; Boltanski, Thevenot, 1991, Callon, 1986), l'épreuve est de l'ordre de l'expérimentation, du test, de la mise en pratique ou encore de l'évaluation et de la mise en jugement. Elle appelle à une sanction face à un problème situationnel (une controverse, un débat, un conflit entre des personnes, des humains/non humains) qui s'achève dans la réussite, le blocage ou l'échec.

Il en va tout autrement dans une conception à tonalité plus existentielle, L'épreuve est ici un outil analytique, connecteur du macro et micro, qui renvoie à «*des défis historiques socialement produits, inégalement distribués, que les individus sont contraints d'affronter*» dans la modernité (Martuccelli, 2006: 12). Elle n'est donc pas une expérimentation face à laquelle se déclenche une sanction, mais une expérience sociale du monde, de soi, des autres (Dubet, 1994). Une expérience qui est produite par les mécanismes sociaux et vécu, diversement, (et donc singulièrement), mais inexorablement par tous les individus dans une configuration historique donnée. En ce sens les épreuves sont toujours des expériences aux significations et aux répercussions marquantes dans la construction biographique de l'individu. Elles ne renvoient pas cependant, comme le sens commun du terme en français le suggère, à une expérience forcément angoissante, négative, tragique. Elles affectent certes l'individu. Toutefois elles peuvent être vécues sur le mode du challenge, du jeu, de l'aventure et se révéler, après leur résolution, comme libératrices ou émancipatrices. En ce sens si elles s'imposent à tous les individus, en étant structurelles et transversales aux différentes positions sociales, elles demeurent toutefois inégales selon les ressources et les types de supports que les individus peuvent (ou non) mobiliser pour les défier.

Ces épreuves peuvent être de divers types. Elles peuvent être liées à des dimensions incontournables de la condition humaine (la vie, l'amour, le bonheur, la souffrance, la maladie, la mort), émaner des contraintes institutionnelles (l'école, le travail, la conjugalité, la famille, la religion, la politique, l'État), des rapports sociaux (question de genre, d'âge, d'origine ethnique, religieuse, de positions économiques). Elles peuvent être dues également – et plus largement – aux injonctions structurelles et donc être liées aux normes et contraintes dominantes d'une époque (culte de l'urgence, de la performance, de la visibilité, de la singularité etc.). C'est donc face à *ces épreuves*, indissociablement tout à la fois historiques, sociales et existentielles, que nous considérons que les objets sont, dans l'expé-

rience actuelle de la modernité, des supports et des entraves d'un nouveau genre. D'un côté, ils permettent aux individus de «*se tenir face au monde*» (Martuccelli, 2002: 76) et sont investis ou mobilisés comme une *infrastructure* plus ou moins personnalisée pour affronter les diverses épreuves de la vie sociale. D'un autre côté, ils sont, eux-mêmes et en eux-mêmes, une source croissante de nouvelles épreuves, générant des tensions en raison de leur obligation dans notre société de les maîtriser. En d'autres termes, les objets sont porteurs d'une expérience d'ambivalence indépassable: ils sont, souvent, simultanément ou successivement, investis et ressentis comme des supports et des entraves de notre vie.

4. *Les objets comme supports d'existence*

Que faut-il comprendre par cette notion de support d'existence? Nous entendons par là: «des moyens matériels ou symboliques, proches ou lointains, conscients ou inconscients, activement structurés ou passivement subis, toujours réels dans leurs effets, et sans lesquels, à proprement parler, il (l'individu) ne subsisterait guère» (Martuccelli, 2002: 64). Dans cette définition, un support n'implique donc pas la possession de ressources (Castel, 2001) ou encore de capitaux (Bourdieu, 1979) mais bien plutôt une façon d'investir des choses, de les mobiliser et d'en faire (ou non) usage. Tous les individus sont donc ici compris comme étant dotés de supports et donc comme ayant la capacité d'agir face aux épreuves de l'existence. Ce qui ne signifie pas que tous les individus ont les mêmes objets, ni qu'ils les mobilisent de la même manière, ni même encore que les objets-supports soient de même type. Certains objets peuvent être des supports invisibles, stigmatisants, avouables, pathologiques; ils peuvent être publics, privés, banals, ordinaires, sacrés ou profanes. Ils apportent dans tous les cas quelque chose à l'individu face à ses épreuves. En l'occurrence: ils sont, face à l'*ek-sistere*, des producteurs actifs de familiarité mondaine.

A cet égard il est possible de différencier entre diverses formes des supports (entre autres: stabilisation, fossilisation, assurance, évocation, lien...), mais afin de rester dans les limites de cet article, nous nous limiterons à présenter trois d'entre elles.

5. *Objet-stabilisateur*

Comme leur nominalisation l'indique, les objets-stabilisateurs fixent les individus, les intègrent, les enracinent dans un environnement, un lieu, des gestes, des routines. Ils donnent donc des assises dans un monde moderne où les repères spatiaux, temporels, sociaux et culturels sont flous et évanescents et où le dehors apparaît non plus seulement menaçant mais désormais risqués (Beck, 2001), ponctuée d'imprévues, d'urgence, d'insécurité (réelles ou fantasmées) (Aubert, 2003). En ce sens, leur principale caractéristique est leur capacité à nous transmettre une certaine *familiarité* avec le monde et en même temps à nous sédimenter à celui-ci en nous donnant le sentiment d'appartenir à un espace circonscrit culturellement, socialement mais aussi singulièrement par la personnalisation de nos objets-lieux.

Parmi ces objets stabilisateurs, on retrouve les infrastructures publiques. Arrière plans de nos vies sociales, elles ne constituent pas seulement notre environnement, elles fonctionnent aussi comme des boussoles d'orientation et de géolocalisation spatio-temporel. Dans les villes, ce sont les panneaux de signalisation, les affiches publicitaires, les enseignes des boutiques, les stations de métro. Ces infrastructures fonctionnent comme des balises dans la société (et sur les sites d'itinéraires d'internet) comme pour les individus. Dans chaque culture, elles sont standardisées mais c'est bien justement leur standardisation qui donne une familiarité irremplaçable avec le monde. Rien d'étonnant d'ailleurs, que ce soit la rupture de cette forme de familiarité habituelle avec notre environnement qui ait conduit Freud à élaborer la notion du sentiment d'inquiétante étrangeté.

Les infrastructures publiques ne sont pas toutefois les seules à produire l'arrière-plan de notre familiarité objectale. Les objets quotidiens, d'utilisation fréquente et familière, de la cafetière, au bol, à la brosse à dent, au canapé, au lit, structurent aussi notre routine. Chaque objet a en effet une place, exposé ou rangé dans un endroit; il est là, attend, circule ou pas, en étant prescrit ou proscrit de certains lieux ou mobiliers à l'instar du linge ou des casseroles (Kaufmann, 1992, 1997). Cette production de routines (Giddens, 1987) faites de dispositions incorporées nous dicte certes la trame et l'ordre pratique de nos vies (Kaufmann, 2001). Mais pas seulement. Elle donne aussi le sentiment aux individus (aux

femmes en particuliers) de dominer par cette prise et maîtrise des choses domestiques «le monde». Ainsi à la différence des infrastructures objectales de type public qui sont porteurs de repères dans leur familiarité standardisée, avec les objets familiers nous sommes devant une véritable infrastructure objectale personnalisée qui nous enchâsse dans le monde, via la gestion et par là, la domination d'un monde à soi.

Entre ces deux extrêmes, des objets-publics et des objets-privés, on trouve tout un ensemble d'objets dont la fonction – souvent implicite, toujours à l'arrière-plan – est justement de nous enraciner en nous abritant et en nous sécurisant dans un ici. Etre un homme écrit Bachelard (2005), c'est d'abord habiter. Mais si «l'habiter» est un trait de la condition humaine, il n'en demeure pas moins qu'il prend une autre tonalité existentielle dans la modernité contemporaine où les questions sécuritaires sont omniprésentes et les peurs, la violence, les bruits, sont de plus en plus perçus comme effrayants et épuisants. Dans cette dimension, on retrouve évidemment mais pas seulement et toujours les «maisons». Plus largement ce sont «les objets abris», «les objets cocons» à l'instar des chambres (Glévarec, 2009), l'intérieur des voitures, «de son bureau à soi», le garage ou l'appentis pour les bricoleurs, la cave pour les amateurs de vin. Autant d'espaces qui ne sont pas de simples logements mais des «chez soi» et donc des lieux et des espaces que l'on ne possède pas toujours juridiquement mais que l'on s'est symboliquement approprié. Ces objets-abris, cocons font que *l'ek-sistere*, l'être en dehors, définit par un manque ou une séparation radicale, trouve un palliatif – ni une aliénation, ni de la mauvaise foi – dans la construction d'un territoire à soi. Multiforme, cet ensemble d'objets ancre l'individu, le pose quelque part, le sécurise, le protège, marquant et délimitant «l'ici» de l'ailleurs, l'extérieur de l'intérieur, le collectif du privé, le familial, de l'intimité. Les murs, les portes, les clefs, les fenêtres, les rideaux, les alarmes, sont ainsi autant d'éléments et d'infrastructures qui apportent un ancrage sécuritaire. Un ancrage qui n'est pas forcément un havre de paix mais où l'individu se sent au moins pris par une familiarité tranquillissante car les objets opèrent une séparation entre la tension du monde extérieur et la tranquillité de l'intérieur. On comprendra dès lors pourquoi autant d'individus aspirent à acheter un logement et/ou sinon s'emploie toujours à l'aménager, le bricoler, le décorer. C'est une question non pas seulement de toit, mais de «chez

soi» (Serfaty, 2003). Dans le même sillage, on comprendra pourquoi beaucoup d'individus attachent de l'importance à avoir un bureau à soi et regrettent à ce titre les bureaux mutualisés ou en libre-service. Le bureau à soi est un abri repli en cas de tension. Un abri que l'on a en plus souvent tendance à investir de ses objets: ce sont des plantes, des photos des enfants, des livres, une affiche. Des objets qui font que le lieu de travail est un prolongement du foyer ou un espace à soi, approprié, marqué de son empreinte; dans les deux cas, un territoire extérieur «humanisé».

6. *Objet-rassurance*

Les objets sont aussi des supports de rassurance. Ils nous permettent d'affronter, résister, contourner, fuir les inquiétudes du monde. Dans la large palette de ces types d'objets, on retrouve évidemment (mais pas seulement) les objets-doudous. Des objets qui sont des enveloppes structurelles permettant de contenir et de calmer le manque, l'absence de quelqu'un ou encore de quelque chose. C'est pourquoi, ce sont des objets l'on ne quitte pas ou alors qui nous suivent partout, que l'on caresse, triture, lustre. Des objets intimes (Dassié, 2014); des objets aussi personnes pour reprendre la notion de Heinich (1993) c'est à dire des objets qui agissent pour l'individu (enfant-adulte) comme des personnes et à qui on concède une affection et un caractère d'insubstituabilité au point de se sentir dépendant d'eux parce qu'ils protègent et apaisent.

Les peluches jouent évidemment ce rôle. Par leur texture, douce, agréable au toucher et leur odeur (la sienne), elle confère un côté apaisant. En même temps, leurs caractéristiques favorisent la personnification (la peluche a une tête, des bras, un nom, un sexe et parfois une voix). Elles permettent également un contact et une proximité physique et ainsi de les serrer, de se confier, de se blottir, pleurer dans «leurs bras». Elles sont par là même des enveloppes de protection de l'enfant. Elles l'ont toujours été. Toutefois aujourd'hui, elles ne le sont plus seulement. L'inflexion de la théorie de Winnicott (2010) dans la société actuelle est à ce titre à souligner. Pour le psychanalyste, le doudou en tant qu'objet transitionnel n'avait qu'une temporalité limitée; il était considéré comme un sas pro-

tecteur pendant un laps de temps plus ou moins précis, dont la vocation était de permettre et de faciliter la prise de distance de l'enfant vis-à-vis des parents (de la mère, en particulier). Or, si cette dimension propre à l'enfance est toujours et encore bien réelle, nous assistons aujourd'hui, plus ou moins sournoisement, à une double transformation. D'une part, à une extension temporelle du doudou. Les objets-doudous ne se confinent plus à l'espace de l'enfance. Ils se généralisent à tous les âges: un aspect bien visible dans l'importance des peluches chez certains jeunes adultes qui les gardent, les «déménagent» avec eux, ou encore en achètent une fois qu'ils sont «chez eux» (Sacriste, 2018). D'autre part, on assiste à une multiplication des supports transitionnels. Ce sont non pas seulement les peluches mais aussi les sacs à main, les sacoches (Heinich, 2017; Kaufmann, 2014), le couteau suisse, sans oublier la voiture, le téléphone portable (Jauréguiberry, 2003). Par là même, il n'est plus vraiment ou seulement question de «transition» voire d'évolution entre différents états vitaux. Désormais, il s'agit bien plutôt de les considérer comme des supports durablement mobilisés par les individus pour surmonter leur vulnérabilité et donc leur fragilité face aux injonctions sociales.

Il en est de même des objets porte-bonheur ou des objets talisman: qui parfois religieux, le plus souvent subjectivement sacralisés, sont des objets de toute sorte que l'on porte en général sur soi ou que l'on emporte avec soi lors d'enjeux importants (des examens, des compétitions, des entretiens de recrutement). Ces objets ont certes un statut étrange et complexe dans des sociétés désenchantées: car les individus croient à leurs vertus bénéfiques sans y croire tout en aimant y croire. Ces objets ont souvent été conceptualisés et disqualifiés comme étant des fétiches, sources d'aliénation et ainsi de régression ou de dépossession de soi. Or en la matière, on n'a guère prêté attention à l'importance que ces objets revêtent au niveau de la rassurance existentielle. Non seulement ils donnent un sentiment de protection mais ils donnent aussi, à la différence de l'objet doudou, de la force symbolique pour «surmonter» les épreuves. C'est pourquoi, ces objets porte-bonheur, souvent jugés futiles au regard de la rationalisation du monde s'imposent en réalité comme de réels et sérieux supports de confiance en soi. Par eux, comme l'analysait Durkheim à propos des objets sacrés, l'individu «aborde le monde avec confiance et avec le sentiment d'une énergie accrue» (2007: 316-317). Autrement dit,

les objets porte-bonheur fonctionnent comme les objets sacrés d'une culture ou d'une société séculière. Et c'est l'individu qui choisit ses petits dieux.

Dans un autre genre, on retrouve parmi les objets rassurants aussi les objets connectés et notamment les *wearable techs*, toutes ces technologies que l'on porte sur soi: des montres intelligentes, aux bracelets de fitness, en passant par les podomètres qui mesurent le rythme cardiaque, le nombre de pas, d'heures de sommeil, de l'énergie dépensée au travail, lors de son jogging, ou encore du stress accumulé tout au long de la journée. Des objets *smarts* (Martel, 2015) que l'on utilise pour objectiver, ses comportements dans un souci de bien-être, de maintien, de prévention ou d'amélioration de l'état de sa santé. Des objets dans tous les cas de figure d'autocontrôle et d'auto-rassurance qui comme les objets porte-bonheurs aident à surmonter les épreuves, mais à la différence des précédents, dans l'affrontement et la compétition.

Si l'auto-contrôle est de mise dans notre société, il est toutefois souvent difficile de tenir quand les pressions et les frustrations s'accumulent. Et c'est là qu'entre alors en jeu les objets-choses qui sont rassurantes car exutoires et libérateurs. Ce sont des objets catharsis, régulateur des désirs, des pulsions, support de défoulement ou de compensation. C'est le stylo que l'on mâchouille fréquemment, les murs que l'on cogne par colère – parfois! –, les assiettes que certains cassent lors des disputes conjugales, les boules anti-stress que l'on tripote, sans oublier évidemment la voiture dont la conduite défoule dans le plaisir de rouler autant qu'elle demeure un défouloir dans ses accélérations nerveuses ou encore dans l'explosion d'injures qu'elles peuvent provoquer. Chaque fois, y compris par la violence dont il est le destinataire, l'objet-catharsis est le dépôt ultime des frustrations et des pressions sociales. On se venge sur lui. Objets ainsi d'épuration des troubles affectifs, ce sont des supports qui permettent de libérer autant que de réprimer les émotions que la modernité contraint d'apprivoiser et de domestiquer au nom de la maîtrise de soi (Elias, 1976).

7. *Objet-lien*

Tout aussi important: les objets-lien. Médiation indispensable de nos relations aux autres, ils *sont* aussi plus significativement la relation sociale elle-même. Car si c'est par eux que nous entrons en relation avec les autres c'est aussi et de plus en plus par eux que nous exprimons nos rapports aux autres (notre affection, notre amour, notre tristesse, notre reconnaissance, nos colères). Ils en sont même devenus aujourd'hui l'abrégé indispensable. Remplaçant bien souvent les mots, ce sont des traducteurs et médiateurs de nos affects.

Nos pratiques de consommation, le démontrent. Que ce soit les courses quotidiennes ou le shopping, la consommation n'est pas un acte placé comme le souligne Miller (2012) sous le règne de la fascination de la marchandise (Baudrillard, 1970). C'est d'abord une action produite pour autrui. On achète pour les autres, avec ou sans les autres, mais toujours avec le souci constant de l'autre. En ce sens l'acte d'achat doit être considéré comme un acte, pour reprendre les termes de l'anthropologue, «d'amour» (Miller, 1998). Cet acte s'exprime par l'achat de marchandises pour la famille en général et pour chacun de ses membres en particulier. La personne qui fait les courses négocie en effet toujours entre les ressources économiques, les besoins collectifs du ménage, les diversités des goûts de chacun des membres et éventuellement avec les valeurs qui lui semblent primordiales à respecter ou à dispenser (produits bio, sains, responsables, made in France), le tout en veillant à ne pas spolier le plaisir des uns ou des autres. Si l'acte d'amour manifesté par les objets achetés (ou encore cuisinés) est patent chez les femmes, il est aussi présent quand ce sont les hommes qui font les courses (Sacriste, 2018). Par ce biais, ils manifestent, non pas seulement, leur participation à la production domestique, mais aussi leur attention pour leur conjointe: ils les délestent d'une tâche qu'elles déclarent ne pas apprécier.

Des courses, aux cadeaux, il n'y a qu'un pas. Comme l'a démontré Marcel Mauss (1950) les cadeaux sont des médiations du lien social qui à travers le potlatch visent par leur abondance ou leur luxe à affirmer son pouvoir sur autrui, dans le cas de la Kula, à signifier sa confiance dans l'autre. Toutefois aujourd'hui, ils participent aussi à manifester l'expression des sentiments personnels (Caplow, 1986). Ils ne sont donc pas uniquement des médiations sociales mais des mé-

diums de nos affects (au sens de Mc Luhan): des biens communicationnels qui expriment tout autant qu'ils produisent et traduisent selon leur «valeur» notre relation à autrui. D'où l'importance des cadeaux dans nos relations aux autres et des multiples occasions créées par les individus (et bien exploitées par le marketing) pour s'en offrir. Chaque épreuve-défi est en effet dans notre société ponctuée de cadeaux de gratification ou d'encouragement pour les épreuves réussies ou à venir. Par là même, l'objet-cadeau exprime et objective l'attention et le souci à l'autre. Il s'agit donc d'offrir un cadeau mais qui est susceptible de plaire à autrui. Le lien par le don s'est dans notre société, à la fois, "affectualisé" et singularisé. Comme le souligne Caplow (1986), le cadeau «*doit faire la démonstration que le donateur connaît intimement les goûts du receveur*».

Si l'objet-course ou cadeau demeure un médium de notre affectivité, le monde objectal est plus largement le médium de nos émotions. Des dimensions, peu ou prou, explorées dans le domaine de la mort par les sciences sociales au travers des objets du deuil (les objets funéraires, les vêtements, les chrysanthèmes), le patrimoine objectal donné, transmis, hérité (Gotman, 2010) ou encore le prisme des objets mémoires (Muxel 1986; Dassié, 2009). En revanche, cette importance du monde objectal a été peu exploré par les sociologues de l'amour ou de la conjugalité qui eux, ce sont dans ces domaines, surtout centrés et enfermés dans l'étude des relations intersubjectives. Pourtant l'amour contemporain, bien au-delà des modalités du choix du conjoint ou du partenaire, bien au-delà aussi des questions de la solidité des liens entre les personnes, des formes de sexualités, est *toujours* – sinon de plus en plus – un formidable domaine de ritualisation objectale. Qu'il s'agisse du bouquet de fleur, des bougies, de la Saint Valentin, de la bague bien sûr, de la robe de mariée, sans oublier le logement (le premier en particulier), les meubles et les équipements ménagers achetés ensemble et le cadeau réparateur (médium de paix)... Bref, la vie amoureuse et conjugale est marquée et scandée par la présence et souvent l'abondance des objets. Il en est de même avec la vie sexuelle qui est, de plus en plus supportée par le monde objectal comme le rend visible le roman et le film *50 nuances de Grey* (Sacriste, 2018). Bien entendu, tout n'est pas nouveau dans ce registre, mais les changements n'en sont pas moins hautement significatifs car l'amour qui s'était construit en dehors du monde marchand («vivre d'amour et d'eau fraîche» dit le proverbe) est désormais envahit par

les objets et ne peut – le plus souvent – se concevoir dans la relation des uns aux autres précisément sans ces derniers. Nul doute, on doit y voir un effet de la logique capitaliste. Mais pas seulement. Derrière ce phénomène s’exprime aussi nos difficultés relationnelles à l’autre. Quelles proximités et distances faut-il adopter face à autrui? Comment gérer ses affects? Comment parler, aimer, agir? Les objets sont ainsi des supports qui traduisent ce que l’on a du mal à verbaliser et sont bien mobilisés dans ce dessein par les individus. Ils apparaissent, au fur et à mesure que les relations intersubjectives se complexifient, que les rôles sociaux – sans nullement disparaître – encadrent de moins en moins nos échanges, notamment intimes, comme des médiums qui construisent nos relations.

8. *Les objets comme entrave et problématisation du monde*

Si les objets nous enracinent au monde, nous lient à une histoire – la nôtre –, nous protègent, nous rassurent, nous ensorcellent dans nos relations aux autres, ils ont toutefois aussi un tout autre visage. Ils peuvent aussi être eux-mêmes et par eux-mêmes source d’épreuves. En ce sens, la familiarité avec laquelle ils enveloppent nos relations au monde, aux autres, à soi se renverse dans un processus d’étrangeté et donc de défamiliarisation. Une dimension qui a pris des proportions et des formes toutes nouvelles dans la modernité contemporaine où les objets sont de plus en plus devenus des entraves d’action au point d’entraîner un dessaisissement existentiel. Là encore, afin de rester dans les limites de cet article, nous nous limiterons à présenter 3 dimensions parmi d’autres.

9. *Les objets et leur maîtrise*

C’est un truisme: les objets sont indissociables de l’hominisation. Au point que l’*homo faber* a été explicitement reconnu comme un type et une étape spécifique dans l’évolution vers l’*homo sapiens* (Warnier, 1999). Une dimension «existentielle» qui pour être incontournable mérite d’être toutefois rappelée: nous

sommes ce que nous avons fabriqué. Prolixe sur ce sujet, les sciences sociales se sont toutefois moins penchées sur ce qu'impliquait cette culture matérielle sur un plan individuel à savoir, pour reprendre Crespi (2015), un pragmatisme existentiel. Or si nous vivons dans un monde d'objets, nous devons savoir les maîtriser, et plus encore, pour reprendre la sociologie des usages, nous devons nous les approprier.

Le point apparaîtra trivial: il est pourtant essentiel car si nos existences sont indissociables de ce que nous pouvons faire avec les objets – leur prise, maîtrise et appropriation sont en cela inéluctables. C'est parce que je peux les prendre (au-delà donc de la question de la possession proprement dite), que je les maîtrise (ce qui ne veut pas dire que je les utilise ou que je fais des choses forcément avec eux) et enfin parce que je me suis approprié ces choses que les objets peuvent pour l'individu avoir une dimension existentielle. En effet par leur prise, j'y ai accès, je les comprends. Par leur maîtrise, j'ai les compétences ou les ressources pour les faire fonctionner. Par leur appropriation, je les utilise en les faisant miens.

Cette dimension inéluctable de notre rapport aux objets dans la modernité implique en amont évidemment un minimum de maîtrise cognitive et technique et donc de savoir et savoir-faire. Face à notre monde grouillant d'objet et à sa jungle, c'est dire combien nous devons apprendre, assimiler, gérer, négocier, mémoriser un nombre inestimable d'informations, de compétences, de règles et de conventions sur les objets pour qu'ils puissent entrer dans nos routines du quotidien (Norman, 1993). Si nous ne les remarquons pas, c'est qu'une partie du savoir objectal, nous est transmis et donné culturellement et sans que nous en ayons conscience. Cet aspect souligné de nombreuses fois, et en premier lieu par Halbwachs (1997), a été rappelé ensuite et notamment par Berger et Luckmann (2006) lorsqu'ils soulignaient l'importance dans les sociétés modernes d'un stock de connaissances comme un élément majeur de notre expérience de la vie sociale. Or cet aspect est essentiel pour comprendre notre rapport à la société, aux institutions, aux autres mais il l'est tout autant pour appréhender notre relation au monde objectal. Car c'est bien ce stock de connaissances cognitive et technique sur les objets qui nous surplombe et qui rend décodable et familier le monde objectal. Nous ne sommes pas surpris par les couteaux, les brosses à dent, le sèche-cheveux, ni même désormais par la voiture, le téléphone, la Nespresso.

Nous n'en connaissons pas de fait la grammaire technique, mais nous les reconnaissons parce que nous avons intériorisé ce qu'ils sont dans leur forme, leur dispositif, leurs lieux et ce qu'ils impliquent dans leurs modalités technico-pratique pour les faire fonctionner.

Si nous les reconnaissons comme «naturels», nous en avons aussi acquis la maîtrise par socialisation. Celle-ci peut être liée à un processus d'intériorisation progressive des compétences techniques et cognitives. Elle peut aussi être liée à un processus volontaire et explicite d'apprentissage qu'imposent certains objets: les ordinateurs, le téléphone, la voiture. Tous ces objets impliquent indéniablement une acquisition et assimilation qui ne peut se faire simplement par la seule acquisition de règles, de normes, ou par le truchement de l'imitation des pairs. On n'apprend pas à conduire une voiture «comme ça». Il faut une éducation à son code, à son langage (ses bruits, ses silences) et évidemment à sa technique mobile pour apprendre à la faire rouler. En ce sens, la maîtrise des objets implique une «incorporation, non pas de l'objet, *puisque l'objet reste extérieur au corps du sujet, mais de sa dynamique, qui elle est intériorisée par la prise que le sujet exerce sur l'objet*» (Warnier, 1999: 11) Cette prise se réalise par tous les points de contacts avec le corps mais aussi avec l'esprit (Tisseron, 1999).

A cette socialisation au monde objectal s'ajoute une intériorisation de leur fonctionnement par l'usage et donc par l'appropriation personnelle de l'objet (Certeau, 1990). Dans ce cas-là, on passe des règles et des méthodes collectives à ses petites tactiques et ses recettes personnelles pour le faire fonctionner. On ajuste ainsi les fonctions prescrites de la voiture à ses usages effectifs.

Tout ceci peut sembler banal – il l'est –. Toutefois ce qui a profondément changé depuis ces dernières décennies (et nous y reviendrons), ce n'est pas tant le nombre d'objets inventés (Alter, 2015) que la vitesse à laquelle les techniques et les dispositifs naissent, évoluent, se transforment, périssent, renaissent tout en se réactualisant ou en se modifiant radicalement. Or sans aucun doute cette logique d'invention et d'innovation incessante permet d'amplifier notre efficacité, nos sens, notre puissance, notre intelligence, nos modalités d'action (Norman, 1993; Boullier, 2016). Tout ceci est vrai et constitue une source d'utopie ou de dystopie, marquant les débats entre technophiles ou technophobes. Mais là aussi, en se centrant sur ces aspects performateurs des objets, on risque de passer à côté,

encore une fois, sur les aspects proprement existentiels indissociablement liés à la maîtrise objectale et aux transformations qui se sont produites à cet égard depuis quelques décennies. Les romans contemporains (sans oublier les humoristes) depuis le dernier quart du vingtième-siècle le montrent de nombreuses façons et en bien des points: les pannes, les mésusages, les agacements, la non possession ou le non usage des objets compliquent bien la vie de leur personnage au point d'être des entraves de leur action. C'est dire qu'au moment même où le monde objectal est devenu, comme on l'a vu dans le point précédent, un support d'existence décisif, ce même monde des objets n'a cessé de son côté de se complexifier au point de devenir une source d'épreuves et d'inquiétantes entraves pratiques dans notre vie quotidienne.

10. Objet: agacement et complication

Sources d'épreuves, les objets le sont en étant source d'abord d'agacement et donc d'énervement au quotidien. Ce sont ici en général, les objets ordinaires sur qui «on compte» et auxquels on ne fait pas toujours vraiment attention et qui un jour ne remplissent plus leur fonction de délestage existentiel, devenant du coup à leur tour une charge mentale. Ce sont les lacets qui craquent, les parapluies qui se retournent, les agrafeuses qui mâchent le papier; les lunettes, les clefs, la télécommande de la TV qui disparaissent. Ici l'objet n'est plus là à porter de main, il se dérobe, «refuse» de coopérer.

Les objets sont alors source d'agacement en raison des tensions qu'ils produisent dans les couples, les familles, les relations aux autres. Ce sont les chaussettes de monsieur qui traînent et qui agacent madame mais qu'elle ramassera «se sentant obliger» de le faire par effet d'incorporation d'habitudes (Kaufmann, 1992). Ce sont aussi dans un autre genre les cadeaux dont nous avons parlé plus haut. Qu'offrir à l'autre pour qu'il se sente aimé? Que faire du cadeau indésiré? Sur ce point, la biographie des objets indésirés est large: soit ils sont gardés et planqués dans un placard, ou mis au rancard dans la cave, soit échangés, soit donnés, troqués ou vendus sur eBay. Dans ce dernier cas, on brise un tabou et on s'expose à la rupture, à l'isolement, au sentiment de honte ou de culpabilité. Du

moins en théorie car la plupart du temps le donneur n'en sait rien. Et pour cause. On ne peut pas avouer son agacement par peur de se désaffilier.

Si l'objet cadeau peut être problématique, il en va de même de certains autres objet-lien ou encore des objets de stabilisation qui peuvent devenir les uns comme les autres des objets-chaines. L'objet enferme alors l'individu dans ses routines, dans son identité, ou encore dans sa relation à l'autre. Ce sont les objets-lien sentimentaux qui deviennent problématiques en cas de disputes, de séparations, de disparition. Ce qui exprimait l'attachement à l'autre devient le miroir de ce qui n'existe plus. Ils n'incarnent plus l'amour, la chaleur, le bonheur mais le contraire: la peine, la douleur, voire l'hostilité. De supports, ils passent au rang des sources d'épreuves.

Si les objets sont source d'agacement, ils sont également source de complications. Entre les deux, les différences sont moins tenues que l'on pourrait le penser de prime abord. Les agacements sont liés à nos routines, nos habitudes, nos affects, en fait, à leur perturbation, largement dû à une négligence de notre part ou d'un proche (d'où les récriminations, les colères, les vexations qu'ils suscitent). Les complications, au contraire, sont le produit plus ou moins direct sur nos vies de la complexification industrielle croissante des objets. Ils renvoient aux pannes, aux erreurs, ratages qu'imposent les objets dans leur fonction ou innovation sociotechnique. Ici, nous sommes donc dans la résistance des objets (une résistance qui peut se transformer comme on le verra dans la dernière dimension en dictature objectale). Ce sont les tickets de métro démagnétisés, les billets de trains que le composteur ne veut pas systématiquement reconnaître et valider, la carte bancaire qui tout d'un coup devient muette, les modes d'emplois, trop long, trop compliqués, les meubles en Kit qui, très pratiques dans leurs concepts, demeurent toujours très compliqués dans leur montage. Ce sont aussi les messages de nos systèmes d'exploitation qui implique non seulement la maîtrise de l'anglais mais en plus des termes technologiques.

Compliqués, les objets le sont aussi dans leur usage en raison de leurs petites innovations permanentes. Des innovations, technologiquement plus performantes, mais qui n'impliquent pas forcément plus de simplicité en termes d'usage. Hier avoir une télé, consistait à l'acheter, la brancher et appuyer sur un bouton. Aujourd'hui, elle impose toute une série de câbles et de manipulations

et de connaissance de «son jargon» pour la faire fonctionner. Même la télécommande, qui hier était source de liberté par son zapping, est devenue compliquée en raison de ses touches (parfois tactiles, parfois non) et de ses multiples fonctions (regarder la TV en live, en replay, en streaming, enregistrer, jouer...). En outre, elle a fâcheuse manie de disparaître tout le temps. Elle est donc autant objet d'agacement que de complication.

Bref, les objets sont de plus en plus compliqués au quotidien. Un rapport ordinaire au monde objectal dont il faut vraiment mesurer l'importance tant il implique un nouvel état existentiel: désormais, nous vivons dans un monde, où la maîtrise ordinaire du monde est *indissociable* des anxiétés liées aux agacements et complications tout aussi ordinaires des objets.

11. L'asservissement objectal

Avec ce dernier cas de figure, nous nous confrontons aux modalités d'asservissement des objets. Le thème n'est pas nouveau. Depuis le 19^e siècle au travers des romans, *Frankenstein*, notamment, les objets ont suscités des peurs et été explicitement théorisés, comme pouvant se détourner et s'opposer aux humains. Toutefois, ici encore, la modernité contemporaine nous confronte à un autre ordre de réalité. Pour la première fois, il est vraiment question d'un asservissement objectal. Sur ce registre, impossible de minimiser l'impact produit par la révolution numérique (Rieffel, 2014). Comme certains critiques ont pu le signaler, jamais la dépendance de l'humanité envers une seule technique n'a été aussi grande. Désormais tout passe par Internet et désormais les individus sont bel et bien obligés de se plier, *strictement* et *scrupuleusement*, aux consignes-contraintes des plateformes numériques – à défaut de quoi le «système» ne fonctionne pas.

Plus encore: nous sommes de plus en plus confrontés à des environnements sociotechniques automatisés (Lianos & Douglas, 2001) qui prennent le contrôle de nos actions sans même nous en formuler la demande ou attendre une réaction: ce sont les correcteurs d'orthographe qui se joue du sens que l'on veut donner aux mots; les mises à jour contrainte de la date, de l'heure de nos équipements, celles de nos logiciels, sans quoi, évidemment, l'ordinateur ne peut plus fonc-

tionner. On retrouve aussi les objets *smart*, ces objets connectés, dits intelligents, qui «agissent» à notre insu – dans notre «ombre» informatique, invisibles à notre conscience et qui nous localisent, nous tracent, échangent, monnaient nos données personnelles avec des humains ou entre eux, dans des domaines aussi variés que la domotique, la sécurité, la santé, le bien-être. Autant de techniques qui se répandent et avec lesquelles nous sommes sommés d’être en interaction sans pour autant communiquer avec elles. Histoire d’une automatisation de contrôle qui transforme «radicalement le registre culturel des sociétés dans lesquelles, ils (ces environnements sociotechniques automatisés) fonctionnent en introduisant des contextes d’interaction qui excluent la négociation» (Lianos & Douglas, 2001). Le système est binaire: «vous mettez votre ticket ou pas»; «vous appuyez sur la touche étoile ou non». Pas question d’expliquer. Avec ses dispositifs, on est obligé de se soumettre, on est agi plus que l’on agit. De même, il n’est plus question de personnes, mais uniquement d’usagers «efficaces».

A ces réalités désormais ordinaires, s’ajoute, entouré parfois d’un fort sentiment d’inquiétude morale, l’attente de l’arrivée des robots présentés comme nouveaux barbares ou alors sauveurs de nos temps modernes. La fiction s’est fortement emparée là aussi de ce thème, participant à créer une nouvelle grande peur ou espoir autour d’une profonde remise en question de la frontière entre les humains et objets. Or, il est évident que, sans tomber dans des exagérations inutiles, il s’agit bel et bien d’une nouvelle frontière dans nos relations de maîtrise et d’asservissement objectal. Les robots ménagers aspiraient à libérer la femme et ont indéniablement participé à son émancipation. Nombre de cybernéticiens aspire à l’heure actuelle à ce que les robots androïdes libèrent les individus de leur solitude et combent leur besoin affectif (Turkle, 2015). L’interaction robot/personnes âgés montre ainsi qu’elle contribue à diminuer la sensation de solitude car se crée un vrai rapport affectif entre les protagonistes. Autant de phénomènes qui à travers les robots, mais aussi l’automatisation de contrôle, les dépendances au numérique entraînent des questionnements non seulement sur la dynamique d’interdépendance qui relie les individus entre eux mais aussi sur la réification des individus au sens où l’entend Honneth (2007): une restriction de l’attention et de la reconnaissance portée à soi, aux autres, au monde.

Conclusion

En négligeant l'infrastructure ordinaire de nos existences et la familiarité incontournable des objets dans celle-ci, la sociologie s'est enlisée dans un regard pathétique incapable de rendre justice à la nature de nos supports et de nos épreuves existentielles dans la modernité. Les sociologues ont eu raison dans les questions métaphysiques qu'ils ont abordées mais ils ont eu tort dans les problèmes sociologiques qu'ils ont ignorés. Comme le souligne Berman (2018), la modernité est bien porteuse d'inquiétude et de malaise, mais – il n'empêche – les individus «ont traversé ce maelstrom depuis près de 500 ans». C'est contre cet oubli sur le vécu de l'expérience de la modernité que s'est constitué et doit être compris la problématisation existentielle des objets que nous avons ici présenté.

Une problématisation qui repose sur la construction des objets comme tout à la fois des supports et sources d'épreuves résultant de la rencontre de deux séries de phénomènes en tension. Le premier tient à l'expérience de la modernité contemporaine qui est le théâtre d'un grand nombre d'épreuves en raison de son mouvement incessant de détradionalisation mais aussi en raison de ces injonctions sociales, qui, aujourd'hui, sont de plus en plus contradictoires et de moins en moins cadrées et contrecarrées par les institutions. Dans ce cadre, les objets apparaissent comme des supports d'existence incontournables permettant de faire face à des épreuves de plus en plus perçues et vécues comme étant, sinon invivables, de plus en plus, éprouvées comme étant éreintantes, désolantes et/ou inquiétantes.

Le second phénomène en tension avec le premier apparaît comme une conséquence plus ou moins directe des transformations survenues dans le monde objectal lui-même depuis quelques décennies – à commencer par l'accélération quotidienne de l'innovation au niveau de nos objets quotidiens, leur complexité croissante et en même temps leur obsolescence de plus en plus rapide. Les objets deviennent de plus en plus, avec une force inouïe par rapport à un passé proche, des véritables sources d'épreuves. Source d'une maîtrise et donc d'une appropriation de plus en plus difficile et épuisante, source d'agacement et de complications, source de déprise mais aussi de plus en plus d'asservissement au dispositif technique qui entraîne une forme de dessaisissement existentiel. Par là même

la familiarisation qu'apportent les objets se transforme en défamiliarisation. De supports, ils passent au rang des entraves, ne soutenant plus les individus, mais les pliant à relever les défis de leur propre univers de contraintes.

Tableau 1: Résumé des dimensions des objets existentiels

	Support d'épreuves Des leviers et des amortisseurs soutien de l'existence Familiarisation	Source d'épreuves Des exigences et des contraintes qui entravent l'existence Défamiliarisation
L'objet existentiel	Objet de stabilisation	Objet de maîtrise
	Objet fossilisation	Objet d'agacement
	Objet de rassurance	Objet complication
	Objet d'évasion	Objet de déprise
	Objet lien	Objet d'asservissement

Bibliographie

ALTER, N.

2010 *L'innovation ordinaire*, Paris, PUF.

APPADURAI, A.

1986 *The Social Life of Things*, New York, Cambridge University Press.

AUBERT, N.

2003 *Le culte de l'urgence*, Paris, Flammarion.

BACHELARD, G.

2005 *La poétique de l'espace*, Paris, PUF.

BAUDRILLARD, J.

1970 *La société de consommation*, Paris, Gallimard.

BAUMAN, Z.

2008 *S'acheter une vie*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon.

BECK, U.

2001 *La société du risque*, Paris, Aubier.

BERGER, P., LUCKMANN, T.

2006 *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.

BERMAN, M.

2018 *Tout ce qui est solide, se volatilise*, Paris, Entremonde.

BOLTANSKI, L., THEVENOT, L.

1991 *De la justification, les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

BOULLIER, D.

2016 *Sociologie du numérique*, Paris, Armand Colin,

BOURDIEU, P.

1979 *La distinction*, Paris, Minuit.

CALLON, M.

1986 «Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques dans la Baie de Saint-Brieuc», *L'Année sociologique*, n° 36.

CAPLOW, T.

1986 «Les cadeaux de Noël à Middletown ou: comment faire respecter une règle sans pression apparente», *Dialogue*, 1er trimestre: 43-6.

CASTEL R., Haroche C.

2001 *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*, Paris, Fayard.

CASTEL, R.

1995 *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard.

CERTEAU, M. DE

1990, *L'invention du quotidien*, tome 1: Arts de faire, Paris, Gallimard, Folio-Essais, 1990.

CRESPI, F.

2014 *La maladie de l'absolu*, Paris, Mimésis.

2015 *Pragmatisme existentiel*, Perugia, Morlacchi.

DASSIE, V.

2010 *Objets d'affection. Une ethnologie de l'intime*, Paris, éditions CTHS.

2014 «Les doudous d'enfants au prisme des objets d'affection des adultes», in: *L'art d'accueillir embryons, fœtus et bébés*, Toulouse, ERES.

DUBET, F.

1994 *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil.

DURKHEIM, E.

2007 *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, CNRS.

EHRENBERG, A.

1991 *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy.

1998 *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob.

ELIAS, N.

1976, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Agora.

ELIAS, N., SCOTSON J.

1997 *Les logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard.

GIDDENS, A.

1991 *Modernity and Self-Identity*, Stanford, Stanford University Press.

1994 *Les Conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.

GLEVAREC, H.

2010 «Les trois âges de la «culture de la chambre», *Ethnologie française*, vol. XL, n° 1, p. 19-30.

GOTMAN, A.

2010 *L'héritage*, Paris, PUF.

GUILLARD V.

2014 *Boulimie d'objets: l'être et l'avoir dans nos sociétés*, Bruxelles, De Boeck.

HALBWACHS, M.

1997 *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel.

HEINICH, N.

1993 «Les objets-personnes: fétiches, reliques et œuvres d'art», *Sociologie de l'art*, n° 6, pp. 25-55.

2017 *Des valeurs*, Paris, Gallimard.

JAUREGIBERRY, F.

2003 *Les branchés du portable*, Paris, PUF.

2014 «La déconnexion aux technologies de la communication», *Réseaux*, 4. n° 186.

KAUFMANN, J-C.

1992 *La trame conjugale*, Paris, Nathan.

1997 *Le cœur à l'ouvrage*, Paris, Armand Colin.

2001 *Ego*, Paris, Nathan.

2002 *Premier matin*, Paris, Armand Colin.

2014 *Le sac*, Paris, Lattes.

KOPYTOFF, I.

1986 «The cultural biography of things: commoditization as process», in APPADURAI, A. (éd.), *The social life of things*, New York, Cambridge University Press, pp.64-94.

LATOUR B.

2006 *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.

LIANOS, M., DOUGLAS, M.

2001 «Danger et régression du Contrôle Social: Des Valeurs aux processus». *Déviance et société*, Vol. 25,(2), pp.147-164.

LIPOVETSKY, G.

2009 *Le bonheur paradoxal*, Paris, Gallimard.

MARTEL, F.

2015 *Smart*, Paris, Flammarion.

MARTUCELLI, D.

2002 *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard.

2006 *Forgé par l'épreuve*, Paris, Armand Colin.

2010 *La Société singulariste*, Paris, Armand Colin.

2011 «Une sociologie de l'existence est-elle possible?», *SociologieS*, octobre.

2015 «Les deux voies de la notion d'épreuve en sociologie», *Sociologie*, n° 1, vol. 6, p. 43-60.

2017 *La condition sociale moderne*, Paris, Gallimard.

MILLER, D.

1987 *Material Culture and Mass Consumption*, Blackwell, Oxford.

1998 *A Theory of Shopping*. Ithaca, N.Y, Cornell University Press, 1998.

MOATI, P.

2016 *La Société malade de l'hyperconsommation*, Paris, Odile Jacob.

MOLES, A., ROHMER, É.

1977, *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman.

MUXEL, A

1996 *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan.

NORMAN, D.

1993 «Les artefacts cognitifs», *Raisons pratiques*, n° 4.

RIEFFEL, R.

2014 *Révolution numérique, révolution culturelle?*, Paris, Gallimard.

ROSA, H.

2010 *Accélération*, Paris, La Découverte.

SACRISTE, V.

2018 *Nos vies, nos objets*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Septentrion.

SERFATY-GARZON, P.

2003 *Chez soi, les territoires de l'intimité*, Paris, Armand Colin.

SINGLY, F. (DE)

2003 *Les uns avec les autres*, Paris, Armand Colin.

2017 *Double Je*, Paris, Armand Colin.

TAYLOR, C.

2015 *Le malaise de la modernité*, Paris, Ed. du CERF.

TISSERON, S.

1999 *Comment l'esprit vient aux objets*, Paris, Aubier.

TURKLE, S.

2015 *Seuls ensemble Paris*, L'Échappée.

WARNIER, J-P.

1999 *Construire la culture matérielle*, Paris, PUF.

WINNICOTT, D.

2010 *Les objets transitionnels*, Paris, Payot.